Livraison 1ère. 4e SÉRIE. Tome 3.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1892.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1892.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée. désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée. dans ses travaux scientifiques et littéraires. ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée. doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

AUX LECTEURS ET ABONNÉS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

En entrant dans cette année de 1892 où l'Athénée Louisianais voit s'accomplir sa quinzième année, il est permis de jeter un regard en arrière et de se reporter à l'époque où il fut fondé.

A ce moment (en 1876), la langue française " si douce à ouïr et au parler si délectable " était menacée de disparaître devant l'envahissement toujours croissant de la langue anglaise ; langue belle, poétique, féconde en locutions gracieuses et originales, et dont

la littérature est une des plus riches en chefs-d'œuvre de tous genres, mais dont la beauté et le charme ne peuvent nous faire oublier, à nous descendants du "pays de France," le doux pays natal de nos ancêtres. Beaucoup d'entre nous ne le connaissent pas et ne l'ont entrevu qu'en rêve, mais pour nous qui parlons sa langue et qui sommes fidèles aux souvenirs du passé il reste néanmoins le charmant pays de France, la première patrie. C'est que ce pauvre cœnr humain, si changeant et si incompréhensible, si léger et si frivole, a pourtant des racines tellement profondes et tellemeut vivaces, qu'il lui faut aimer quand même, de près ou de loin, et qu'il pousse ses racines et ses feuilles comme cette plante qui vit et se développe suspendue à un mur, ne demandant qu'un peu d'air et de lumière.

A ce moment dont nous parlions (1876), quelques nobles cœurs, quelques belles intelligences ayant ce culte du souvenir qui n'appartient qu'aux âmes d'élite, furent pris de la crainte de voir disparaître et s'éteindre peut-être bientôt, cette langue entendue et apprise dès l'enfance, cette langue parlée par des voix aimées de mère, de sœurs, d'amis, et résolurent de tenter un effort pour nous la conserver.

Une société littéraire fut fondée pour perpétuer l'usage de la langue française en Louisiane, pour essayer d'encourager et de conserver parmi nous l'amour et l'étude de l'idiome natal. Des concours littéraires furent établis, où chaqne année des questions d'histoire, de littérature ou de science sont traitées ; la récompense, une médaille d'or, est décernée au plus digne, et le nom d'un des vôtres est salué de vos applaudisse-

ments sympathiques. Tous les deux mois une petite brochure rose vient frapper à votre porte et vous parlant de littérature, d'art ou de science, s'efforce de vous faire oublier pendant quelques instants vos ennuis, et qui donc en est exempt?

Ce que les membres de l'Athénée ont accompli, vous le savez, vous qui leur êtes restés fidèles. Ils ont poursuivi le devoir qu'ils s'étaient imposé avec un désintéressement et une persévérance que n'ont pu décourager ni les difficultés ni les déceptions, et aujourd'hui l'Athénée Louisianais a le droit d'être fier de l'œuvre accomplie et peut regarder l'avenir avec confiance. Son existence est reconnue et appréciée non seulement parmi nous, mais au Nord et à l'étranger. Des lettres signées de noms illustres ou inconnus mais toujours amis, viennent lui témoigner l'estime et la sympathie que cette œuvre toute de noblesse et de patriotisme rencontre à l'étranger. Encouragé par ces témoignages et par votre appui, fort du devoir accompli et du bien qu'il peut encore faire, l'Athénée continuera sans faiblir l'œuvre commencée. Et maintenant, amis lecteurs, en vous remerciant de votre bonne et cordiale approbation, laissez-nous vous dire: Soyez toujours avec nous dans une même pensée et dans le sentiment qui nous soutient, la fidélité et l'attachement à cette belle langue de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de tant d'autres gloires, de tant de chefs-d'œuvre, cet

...................harmonieux langage,
Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire;
Le miel le plus doux qui, sur la triste lyre,
De la bouche ou du cœur ait jamais pu couler.—(Musset.)

E. L. T. Aleix.

Séance du 13 Novembre 1891.

Présidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures la séance est ouverte. Le procès-verbal est lu et adopté sans observation.

M. le président annonce que M. le Dr. J. J. Castellanos se propose de faire connaître, à la prochaine séance, les résultats obtenus jusqu'ici par la vaccination antirabique de M. Pasteur.

La parole est à M. Gaston-Doussan pour lire une étude sur M. Paul Morphy, le célèbre joueur d'échecs.

PAUL MORPHY.

" Il est plus facile de sentir le génie que de le définir, dit M. Gérusez dans son beau Cours de Littérature ; cette supériorité de l'intelligence, ce je ne sais quoi de plus divin dans l'esprit, nous frappe, nous saisit, nous enlève ; les œuvres de génie sont marquées d'une empreinte qui leur est propre et qui inspire l'admiration. On reconnaît involontairement sa présence ; mais comment déterminer sa nature ? en quoi consiste ce don supérieur ? est-ce une faculté distincte, ou seulement une plus grande puissance des facultés communes à tous les hommes ou d'une seule de ces facultés ?

" Si le génie était une faculté distincte, particulière à certains esprits, et dont le germe n'existât point dans les autres, nous ne pourrions ni le comprendre ni le sentir. On n'agit sur les hommes que par similitude. Le génie n'est donc un privilège que par la qualité et non par l'essence. Sans cela, le génie n'aurait de juge et d'appréciateur que lui-même.

" Le génie n'est donc que la plus grande puissance d'une ou de plusieurs qualités essentielles à l'esprit humain."

Ainsi voilà déjà une définition du génie qui nous donne une idée aussi exacte que possible de ce qu'il est ; mais, voyons cette autre de Maımontel, et nous le comprendrons mieux encore.

" L'homme de génie, dit Marmontel, a une façon de voir, de sentir, de penser qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines et il ne laisse que des filons."

Nous nous bornerons à cette citation, car, avec le secours de la précédente, elle fera comprendre exactement ce que nous entendons par le véritable génie, génie dont était doué notre grand et immortel compatriote Paul Morphy, né à la Nouvelle-Orléans, le 22 juin 1837.

Nous avons jugé à propos de nous étendre sur la définition de ce mot génie, parce que certains grands joueurs d'échecs de la soi-disant Ecole Moderne, sans vouloir contester d'une manière directe le génie de Morphy, ont l'air de vouloir insinuer que, si celui qui a été le plus grand joueur d'échecs depuis Palamède vivait encore, il ne le serait plus aujourd'hui, car il aurait à lutter, de nos jours, contre la nouvelle stratégie des Echecs dont M. Steinitz est le grand chef.

Pour couper court à tous ces beaux arguments, nous prétendons que le génie de Morphy, qui est le véritable génie, d'après les définitions citées, serait exactement en l'an de grâce 1891 ce qu'il était en 1857 et 1858, c'est-à-dire que, comme le génie n'a pas d'école et qu'il n'en aura jamais, M Steinitz, et tous ses adeptes seraient battus de nos jours, malgré leur Ecole, comme l'ont été

à une époque antérieure d'aussi grands et d'aussi forts joueurs qu'eux, qui certes en avait une aussi.

Les commentaires de ces messieurs de la Nouvelle Ecole me font penser à ce que Bonaparte répondait à un certain chargé de pouvoirs de la cour d'Autriche qui lui contestait le droit dans un armistice, d'intercaler le mot République que sa Majesté Impériale ne reconnaissait pas, disait-il, et cela, après que les troupes autrichiennes avaient été affreusement battues par lui en Italie. “La République, Monsieur, dit sèchement Bonaparte, n'a pas besoin qu'on la reconnaisse, car elle est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas.” Bien aveugles aussi sont ces petits esprits qui ne voient pas encore le génie immense de celui qui fut incontestablement le plus grand joueur d'échecs que le monde ait jamais produit.

Il n'y a pas une seule partie de Morphy qui ne contienne dans l'ouverture, plus de science, plus de profondeur, plus de génie que n'en ont jamais déployé les plus grands analystes en essayant de déterminer le coup exact, précis, de certaines ouvertures, et cela, non pas en quelques minutes, comme Morphy, mais en y mettant plusieurs heures et très souvent plusiers jours. Si ce n'est pas le génie de voir, en quelques instants, aux échecs, d'une manière exacte, précise, absolue, ce que de fortes têtes comme M. Steinitz mettent plusieurs heures ou plusieurs jours à analyser, plus ou moins, alors le génie n'existe pas.

Quand on pense que Lowenthal, un des premiers joueurs d'échecs Européens, fut battu par Morphy qui n'avait encore que treize ans à l'époque, dans la seconde et la troisième partie, et qu'il eut beaucoup de mal à rendre nulle la première, on se demande, quand on peut apprécier la difficulté extrême de ce jeu merveilleux des

échecs, quelle pouvait déjà être la force extraordinaire du jeune Louisianais.

Mais il y a et il y aura éternellement des gens qui nieront tout aussi bien le génie que le talent, parce que ces forts d'esprit craindront toujours d'être éclipsés par eux, comme si leurs idées aussi fausses qu'injustes ne devaient pas être relevées un jour et leur sotte vanité réduite alors à sa plus juste valeur.

Napoléon le Grand disait que le meilleur général était celui qui en campagne faisait le moins d'erreurs. Cette vérité s'applique de même aux échecs, et c'est parce que notre illustre Morphy avait un jeu d'une correction qui n'a jamais été dépassée, qu'il est devenu l'unique, le grand Morphy, n'en déplaise à M. Steinitz et consorts.

Morphy était de la vieille école d'après Steinitz, et avec Morphy, cela va sans dire, les Philidor, les Labourdonnais, les Deschapelles, les Staunton, les St-Amand, les Anderssen, les Harwitz. Il n'y a que M. Steinitz qui soit au-dessus de tout ce que les annales des Echecs comptent de plus glorieux, lui, toujours lui qui n'a pu vaincre M. Bird que d'une partie sur quinze, quand M. Bird, de son propre aveu, n'ayant jamais mieux joué, s'est considéré heureux de pouvoir en gagner une sur dix contre Morphy.

Les triomphes, les honneurs et l'immortalité de Morphy, dans l'histoire des Echecs, hantent le sommeil et troublent l'esprit du chef vénéré de l'école moderne. Concevez-vous Morphy, le génie des échecs, appartenant à la vieille école, ou même à celle de M. Steinitz, si ce dernier eût été quelque chose aux échecs à l'époque, c'est-à-dire, Morphy, n'étant plus lui-même et perdant avec sa personnalité son plus beau titre, celui de : Vainqueur universel aux Echecs.

Morphy n'était ni de la vieille ni de la nouvelle Ecole. Son école était tout simplement l'école du génie, ainsi

que l'était celle d'Alexandre-le-Grand, de Jules César et de Napoléon 1er.

Comme le fait remarquer M. Lowenthal, dans la préface de son bel ouvrage sur les parties de Morphy, on peut lui appliquer les mots célèbres de Jules César rendant compte, au sénat romain, de son expédition contre Pharnace, le roi de Pont, détrôné par lui en trois jours : "Veni, vidi, vici."

Aussitôt qu'il apparaît, tout ce qui avait brillé d'un éclat sans pareil, dans le monde des échecs, s'évanouit et disparaît, pour faire place au nouvel astre dont l'éclat incomparable éblouit les deux hémisphères, et marque en lettres de feu une nouvelle place dans l'histoire déjà merveilleuse du roi des jeux.

Le génie de Morphy, suivant les paroles de Marmontel, a une façon de voir, de sentir, de penser qui lui est propre.

J'ai examiné, étudié, analysé toutes ses parties, non pas une fois, mais bien des fois, et toujours, soit dans l'attaque, soit dans la défense, j'y ai rencontré le cachet extraordinaire du génie. Aussi je suis arrivé à la conclusion, d'après mon expérience personnelle, que depuis Palamède, l'inventeur du jeu des Echecs, il n'y a pas eu un seul homme, quels que soient sa force et son talent, qui puisse être comparé à Morphy.

Vous rencontrez dans l'étude de son jeu une profondeur de conception, une justesse d'idées, jointes à une correction si parfaite, qu'elles vous surprennent et vous confondent. Il n'est pas étonnant que les premiers des premiers aux échecs, les Anderssen, les Harwitz, les Paulsen, se soient trouvés paralysés, anéantis, confondus par un jeu tellement supérieur, qu'il leur était impossible d'en analyser certains coups, c'est-à-dire d'en déterminer, comme lui, d'une manière absolue, les cou-

séquences forcées des deux côtés, avec toutes leurs variations, et cela, cinq, dix, quinze coups d'avance sur l'échiquier. Comment pouvaient-ils prévoir, sans le génie, les combinaisons admirables qui les terrassaient, quand on pense que ces combinaisons étaient presque toujours irréfutables, c'est-à-dire basées sur un coup faible ou sur une erreur, et qu'alors il n'y avait plus aucune intelligence humaine (pas même celle de M. Steinitz) qui eût pu réparer un désastre inévitable comme le destin.

Nous devons des remerciements bien sincères à M. Daniel W. Fiske, l'éditeur du bel ouvrage du premier Grand Tournoi Américain, publié en 1859, pour les renseignements précieux que nous y avons puisés au sujet des grands triomphes de Morphy aux Etats-Unis et en Europe, triomphes dont nous allons essayer de rendre compte.

Comme Bonaparte, nommé à vingt-six ans au commandement en chef de l'armée d'Italie, Morphy était bien jeune quand il prit en main le sceptre de la royauté des Echecs.

A dix ans son père, M. Alonzo Morphy, juge de la Cour suprême de l'Etat de la Louisiane, lui apprit les mouvements et la force respective de chaque pièce aux échecs. A douze ans il jouait avec succès, à force égale, contre les plus forts joueurs de la Nouvelle-Orléans. N'ayant pas encore appris le valeur des pions, qui constituent suivant Philidor, l'âme des échecs, comme l'infanterie dans l'armée constitue l'âme de la guerre, il s'en débarrassait le plus vite possible pour arriver par des prouesses homériques à mater son adversaire dans le plus bref délai possible. Mais il se corrigea bientôt de cette mauvaise habitude, car à treize ans il était déjà un des meilleurs joueurs des Etats-Unis.

En 1850 Morphy fut envoyé au collège de St-Joseph,

à Spring Hill, dans l'Alabama. C'est là qu'il rencontra M. Charles Amédée Maurian qui est encore aujourd'hui le plus fort joueur d'échecs de la Nouvelle-Orléans.

C'est pendant les récréations que le jeune Morphy s'occupait d'échecs. Comme aucun élève ne pouvait lui tenir tête, ses professeurs se résignaient de temps à autre à recevoir des brossées, après avoir toutefois reçu de Morphy l'avantage d'une pièce ou d'un pion. Il resta à Spring Hill jusqu'en octobre 1855, et en sortit après avoir gradué avec les plus grands honneurs.

Le mois suivant il entra à l'Université de la Louisiane pour étudier la loi sous des hommes tels que Rosélius, Théodore McCaleb et Randall Hunt. Il y reçut son diplôme en avril 1857.

Dans le cours des années 1849 et 1850 il joua plus de cinquante parties avec M. Eugène Rousseau, un fort joueur d'échecs, et en gagna à peu près les neuf-dixièmes. A partir de 1849 Morphy et son oncle Ernest Morphy jouèrent environ une centaine de parties que notre jeune héros gagna presque toutes. Son plus grand succès à l'époque fut la victoire qu'il remporta sur Lowenthal, le futur éditeur de ses parties, victoire dont nous avons déjà parlé. M. James McConnell de la Nouvelle-Orléans s'étant présenté comme adversaire perdit vingt-neuf parties sur trente. Il ne put en gagner qu'une seule. Le 1er mars 1855 Paul Morphy joua six parties contre le juge A. B. Meek et les gagna toutes. Le même jour il battit dans deux parties le Dr. Ayers, un amateur distingué de l'Alabama. En janvier 1857, il rencontra de nouveau le juge Meek qui fut vaincu dans les quatre parties qu'ils jouèrent. Il joua avec son ami d'enfance M. Chs. A. Maurian, un des joueurs les plus distingués des Etats-Unis, une série de parties dans lesquelles Morphy donna à M. Maurian soit une tour soit un cavalier.

Ces parties sont considérées comme les meilleures du genre qui aient été jouées.

A vingt ans, Morphy remporta un magnifique triomphe dans le premier grand tournoi américain d'où il sortit victorieux de tous ses adversaires. Il remporta, avec le premier prix, tous les honneurs dûs à un joueur sans rival. Il faut ajouter que Morphy avait en outre gagné tous les cœurs des participants du tournoi, par sa jeunesse, sa modestie et son jeu incomparable.

La seule partie que Morphy gagna dans le tournoi, sans voir l'échiquier, fut jouée contre M. Paulsen, le même qui y remporta le second prix. Dans cette partie, il donna une idée de sa puissance intellectuelle et de sa mémoire extraordinaire, en annonçant un mat forcé en cinq coups, en présence de centaines de personnes enthousiasmées.

Le tournoi terminé, Morphy consentit à jouer à New-York contre M. Chas. Stanley et le résultat du tournoi fut : Morphy 4 parties, Stanley, 0, nulle 1.

Un autre tournoi avec un joueur de première force se termina ainsi : Morphy 23, Schulten 1. En mars, M. W. W. Montgomery, de la Georgie, un amateur distingué, fut encore battu dans presque toutes les parties.

Après de nombreuses parties jouées à la Nouvelle-Orléans, avec un cavalier ou une tour en moins, parties dont il gagna la grande majorité, il tourna ses regards vers l'Europe, car il était en Amérique incontestablement le vainqueur sans égal aux échecs.

En 1857, le nom de Morphy n'était pas encore connu en Europe, et c'est avec incrédulité ainsi que force sourires que les grands joueurs européens entendaient prononcer ce nom nouveau comme devant être celui du futur roi des échecs dans le monde entier. Ils donnaient pour raison à cette incrédulité que Morphy, quoiqu'étant

un phénomène, n'avait joué, après tout, qu'avec de forts joueurs américains. Ils ajoutaient même que lorsqu'il aurait traversé l'Atlantique et se trouverait en présence des plus illustres maîtres européens, les Anderssen, les Staunton, les Harwitz, les Bird, on verrait bien qu'il ne pourrait pas triompher, comme il l'avait fait aux Etats-Unis, d'hommes ayant une réputation universelle établie, en un mot, de vétérans possédant la science, le talent, ainsi qu'une pratique consommée du plus difficile et du plus abstrait de tous les jeux.

Dans une lettre datée du 4 février 1858, un comité du Club d'Echecs de la Nouvelle-Orléans, proposa un tournoi à M. Howard Staunton, le plus grand joueur anglais, connu surtout par les nombreux ouvrages publiés par lui sur les échecs. L'enjeu fut fixé à cinq mille piastres ; la moitié de cette somme devant être fournie par les amateurs de la Nouvelle-Orléans, l'autre par les amateurs anglais. Il était stipulé dans les conditions du tournoi que la somme de mille piastres serait payée sur les cinq mille à M. Staunton pour ses frais de voyage. Malgré cette offre avantageuse, M. Staunton déclina l'invitation en prétextant la distance qui séparait alors l'Ancien Monde du Nouveau, etc., etc. Nous croyons plutôt que la raison était bien plus simple et qu'elle s'explique d'elle-même en quelques mots. M. Staunton qui était un joueur de premier ordre, et dont la réputation comme joueur d'échecs était universelle, se souciait fort peu de risquer cette réputation ainsi que son titre de vainqueur de la Grande Bretagne en venant aux Etats-Unis se faire battre par Morphy.

Pour que M. Staunton n'eût plus aucun prétexte à invoquer, Morphy partit pour l'Angleterre dans les derniers jours de mai et arriva bientot à Londres. Mais là encore il se heurta à l'obstination calculée d'un homme qui ne

voulait rien risquer, connaissant la force invincible de son adversaire et prévoyant déjà quel en serait le résultat.

Ne pouvant se mesurer avec le vainqueur anglais, Morphy prit sa revanche en battant les égaux de ce dernier. Dans l'espace de quelques jours il écrasa tous les joueurs anglais de première force, tels que MM. Barnes, H. E. Bird, Boden, Medley, Mongredien, Owen, Hampton et Löwe.

Le tour de Lowenthal, qu'il avait battu étant enfant, vint bientôt. Malgré les grands progrès accomplis par le célèbre joueur hongrois, le résultat fut désastreux pour lui. Il se résuma en 9 parties gagnées par Morphy, 3 par Lowenthal, et 2 qui furent nulles. Un autre tournoi avec Owen se termina par 5 parties gagnées par Morphy et 2 nulles. Ajoutons que M. Owen reçut de son formidable adversaire l'avantage d'un pion et du premier coup.

M. Staunton refusant toujours de jouer contre le vainqueur américain, une grande clameur s'éleva au sein même de la presse anglaise pour réprouver sa conduite. Les journaux de toutes les parties du monde blâmèrent sévèrement une pareille manière d'agir, tout en faisant les plus grands éloges de la façon digne et correcte dont Morphy s'était comporté. M. Staunton, ne pouvant se décider à jouer seul contre Morphy, finit par se risquer à tenter une partie en consultation contre lui avec M. Owen. Les alliés furent écrasés au trentième coup.

Il n'y a pas à douter que si M. Staunton s'était mesuré avec Morphy, il aurait été battu par lui, comme le fut plus tard M. Anderssen, qui était incontestablement son supérieur.

Le 26 août Morphy joua huit parties sans voir les échiquiers contre huit forts joueurs anglais. Il gagna 6 parties, en perdit 1, annula l'autre.

Le 2 septembre il quitta l'Angleterre et arriva à Paris le 3. Son premier antagoniste fut M. D. Harwitz, natif de Prusse, un des premiers joueurs d'Europe. Le résultat du tournoi fut Morphy 5 parties, Harwitz 2, nulle 1.

Le 27 septembre, Morphy joua de nouveau sans voir les échiquiers avec huit des plus forts joueurs du Café de la Régence. Il gagna 6 parties et en rendit 2 nulles. Le résultat de ce tour de force fut communiqué dans la salle, au milieu des applaudissements enthousiastes de centaines de personnes avides de voir et de féliciter le jeune Louisianais

Mais son plus grand triomphe fut celui qu'il obtint contre M. Anderssen, de Breslau, Prusse, venu à Paris expressément pour se mesurer avec lui. M. Anderssen était justement considéré en Europe comme le roi des Echecs. Ce beau titre lui fut décerné après qu'il eut remporté le premier prix d'honneur, dans le Grand Tournoi International de Londres, où il avait été vainqueur de tous les plus grands joueurs d'échecs européens, y compris M. Staunton.

Le résultat du tournoi entre les deux champions du monde fut Morphy 7 parties, Anderssen 2, nulles 2. D'autres parties jouées avec Anderssen indiquent un total de 5 gagnées par Morphy contre 1 par Anderssen.

Morphy avoua par la suite que M. Anderssen était, sans aucun doute, le plus grand joueur qu'il eut rencontré en Europe et, sans contredit, son plus redoutable adversaire. On ne peut reconnaître d'une manière plus gracieuse et plus vraie le grand talent de l'illustre Anderssen.

Après Anderssen, M. Montgrédien, le vénérable président du Club d'Echecs de Londres, fut vaincu. Il perdit toutes ses parties contre Morphy et ne put en annuler qu'une.

C'est au Café de la Régence, dans ce même café qui avait vu Philidor, Deschapelles et le grand Labourdonnais, qu'il joua les plus belles parties dont les annales des Echecs fassent mention. Là, notre illustre compatriote, au milieu de tout le Paris des lettres, des sciences, des arts et de l'industrie, entouré des bustes des grands hommes qui l'avaient précédé dans la science des Echecs, fut acclamé, porté en triomphe par les représentants les plus illustres de la pensée humaine et du talent.

Que de fois, après s'être retiré du monde des Echecs, sa pensée a dû se reporter dans ce beau Paris, le centre de la lumière et de la civilisation, à ces belles soirées où il fut acclamé comme un triomphateur, soirées uniques et qui ne s'effaceront jamais de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

Quand je pense que c'est à vingt et un ans que Morphy remportait de pareils triomphes, je me demande parfois à quel degré extraordinaire de force il serait arrivé si son cerveau malade ne lui avait pas fait abandonner les Echecs qui lui doivent tant.

Mais revenons à Paris pour terminer le récit de la gloire de Morphy. Le grand sculpteur Lequesne, qui a composé aussi de beaux problèmes d'Echecs, s'offrit pour faire son buste. Des rois, des princes, des grands écrivains, des grands poètes, tout ce que Paris renfermait d'illustrations vint l'admirer, le féliciter, en sollicitant l'honneur de l'avoir à dîner, de lui serrer la main.

Le 4 avril les nombreux amis parisiens de Morphy lui donnèrent un banquet splendide. Une couronne de laurier fut placé sur son buste, au milieu de l'enthousiasme et des applaudissements chaleureux de tous les assistants.

Le 9 avril, Morphy quitta Paris pour se rendre à Londres. Après avoir affirmé de nouveau sa suprématie

dans cette ville et reçu de nombreuses ovations, il s'embarqua pour New York le 30 avril. Il arriva dans cette ville le 10 mai 1859.

La réception à New York fut magnifique. Le Nouveau Monde avait vaincu l'Ancien qui, jusque-là, avait toujours conservé la suprématie aux échecs. Le paladin louisianais avait mis hors de combat les plus rudes jouteurs que l'Europe avait pu lui opposer. Les Etats-Unis, la Louisiane, et surtout la Nouvelle-Orléans, étaient fiers de posséder le plus grand génie, le maître des maîtres, le premier entre les premiers dans l'art diffiicile de Caïssa.

Ici se termine l'odyssée immortelle du héros louisianais, car à partir de ce moment, en dehors de quelques parties jouées avec des intimes, il se retira complètement de l'arène des échecs qu'il avait illustrée.

Dans un article remarquable, publié par le *Times-Democrat* de la Nouvelle-Orléans, en juillet 1884, quelques jours après la mort de Morphy, l'auteur de cet article, M. Charles S. Maurian, qui l'a connu d'une manière intime, nous donne sur sa vie des renseignements précieux que nous nous empressons de traduire, le remerciant vivement de nous avoir aidé dans notre étude, en faisant la lumière sur une des parties de notre travail qu'il ne nous aurait pas été possible d'éclaircir, à notre satisfaction, sans son utile concours.

M. Chs. A. Maurian commence par déclarer : premièrement, que Morphy n'était pas aussi enthousiaste, aussi passionnément épris, aussi excessivement dévoué aux échecs qu'on pourrait le croire généralement. Une amitié intime, dit-il, une longue observation nous permettent de le déclarer d'une manière formelle. Sa seule dévotion au jeu, si on peut l'appeler ainsi, consistait dans son ambition de rencontrer et de vaincre les plus grands

joueurs et les plus grands maîtres d'échecs des Etats-Unis et d'Europe. Il sentait en lui sa puissance formidable, et ne douta jamais un seul instant de l'avenir. Ainsi, avant son premier départ pour l'Europe, il nous prédit d'une manière modeste et toute confidentielle son succès certain. Quand il revint, il exprima la conviction qu'il avait très pauvrement joué, qu'il avait même joué d'une manière imprudente, car pas un seul de ses adversaires n'aurait dû lutter contre lui aussi bien qu'il l'avait fait. Lorsque cette ambition de vaincre fut satisfaite, il parut perdre tout intérêt au jeu. Il fut à peu près au courant de tout ce qui se passait dans le monde des échecs, jusqu'à l'époque où M. Steinitz vint à la Nouvelle-Orléans, en 1883, mais il était très difficile de l'engager à discuter sur les échecs, et rien ne l'ennuyait plus, quelques années après son retour d'Europe, que de s'entendre appeler : " Morphy, le joueur d'échecs."

En second lieu Morphy était très instruit et très bien élevé. Il n'y pas l'ombre d'un doute qu'il aurait été capable d'arriver à de grands résultats dans les hautes sphères de l'activité humaine, si ce n'avait été les malheurs qui le frappèrent, et la sombre hypochondrie dont ses dernières années furent atteintes. C'est une grave erreur de supposer qu'il n'était bon qu'à jouer aux échecs, Il était en outre un gentilhomme accompli, d'une grande politesse à laquelle il joignait une grande instruction et des goûts très raffinés ; qualités dont les unes étaient naturelles, tandis que les autres avaient été acquises par une éducation supérieure. Aussi ces qualités ressortaient-elles, malgré le trouble intellectuel dont sa belle intelligence fut voilée dans les derniers temps."

M. Chs. A. Maurian, dont nous venons de citer les belles lignes, nous renvoie à un autre article du *Times-Democrat* pour ce qui a rapport à la puissance colossale

de Morphy aux échecs et au rang qu'il occupe comparativement aux autres grands maîtres du jeu.

Nous citerons encore ces quelques lignes, car il est impossible de mieux définir, de mieux comprendre le vaste génie de Morphy que ne l'a fait celui dont nous traduisons les fragments.

Notre but, en écrivant cette Etude sur Morphy, est de déterminer d'une manière exacte la valeur intrinsèque du génie de notre illustre compatriote. Pour y arriver, nous ne craindrons pas de nous effacer entièrement et de faire place à la plume de cet homme de cœur, de cet ami d'enfance qui a presque vécu de la vie de Morphy, qui a assisté à toutes ses victoires, qui a participé avec bonheur, avec joie à tous ses triomphes, qui a souffert, qui a gémi, qui a pleuré sur les malheurs, sur l'effondrement intellectuel et sur la triste fin de l'existence de son immortel ami.

" Dans les parties de quels maîtres, dit-il, pouvons-nous rencontrer un jeu aussi vif, dans lequel il y ait moins d'erreurs, une abondance semblable de brillantes surprises, une fusion aussi admirable de l'attaque et de la défense, des combinaisons aussi profondes, aussi audacieuses, aussi subtiles, et par-dessus tout, autant d'originalité, autant de fraîcheur, qualités qui sont incontestablement les véritables signes du génie. Ce que Mozart avait de génie inné, naturel en musique, Morphy l'avait aux échecs. Il resta seul, unique, dans ces deux traits caractéristiques.

" L'élévation de Morphy au premier rang des joueurs d'échecs ne fut pas, comme celle de Steinitz, d'Anderssen, de Staunton, de Zukertort, de Blackburne et autres, de celle-même de Labourdonnais, le résultat de longues années d'expérience et d'étude sérieuse, avec d'autres grands et peut-être de plus forts joueurs que lui. Tout

enfant, avant qu'il ait encore ouvert un livre d'échecs, il se trouvait être un joueur accompli, choisissant les coups justes dans les ouvertures, comme par inspiration. Quand il détrôna les rois des échecs en Europe, ce n'était certes pas en raison d'une stratégie expérimentée, mais par la force irrésistible d'un génie égal aux circonstances et supérieur aux grandes difficultés de certain mouvement abstrait qui se présentait. Quand on songe qu'un juge aussi profond que M. Boden déclare que la force du génie de Morphy n'a jamais été révélée à moitié, par la raison toute simple qu'un emploi seulement limité de sa puissance avait toujours été suffisant, on se demande avec stupéfaction quel pouvait bien en être la limite gigantesque.

" Assurément plus nous recherchons pour les étudier et les comparer, les chefs-d'œuvre des autres maîtres aux échecs, plus nous arrivons à la conviction qu'il n'en a jamais existé un seul dont les capacités, comparées sous chaque point de vue, aient été aussi extraordinaires, et en qui se trouvait, mentalement et physiquement, à un aussi haut degré, une réunion aussi merveilleuse de chaque qualité caractéristique du joueur d'échecs parfait.

" Sang-froid, patience, correction, persévérance, imagination,entreprise, audace, jugement, rapidité et facilité de jeu ; toutes ces admirables qualités réunies à une mémoire extraordinaire étaient l'apanage du génie de Morphy. Il les possédait toutes à un degré qu'aucun maître n'a égalé et que nous craignons bien aucun autre maître n'égalera jamais. Malgré tout cela, les rois de la soi-disant école moderne affirment sa supériorité sur la vieille à laquelle Morphy semblerait avoir donné un dernier lustre. Et qui pourtant pourrait douter, un seul instant, que son génie immense, opposé à cette superbe école moderne, n'aurait pas refoulé dans le néant son trop

faible réseau de théories superficielles, plus ou moins nouvelles, annihilé ces soi-disant positions inexpugnables avec les coups de foudre du génie et de ses combinaisons insondables? Nous avouons que nous n'avons jamais eu aucun doute à cet égard."

Nous ajouterons pour terminer que non seulement nous nous joignons de tout cœur à cette appréciation, mais encore que nous en avons la conviction absolue.

Après avoir donné les appréciations de M. Maurian sur le génie de Morphy, notre Etude ne serait pas complète si nous ne donnions pas celles d'illustres étrangers qui certes n'avaient pas intérêt à ménager plus tard, dans leurs écrits, celui qui leur avait ravi le sceptre de la royauté aux échecs.

Nous dirons donc que les appréciations de M. Charles A. Maurian, malgré leur impartialité, auront encore bien plus de poids sur l'esprit public en étant confirmées par celles de maîtres d'une valeur aussi grande, aussi prépondérante que Max Lange et Anderssen; car les appréciations de ces maîtres ne pourront pas être considérées comme ayant subi l'influence la plus légère des sentiments d'une amitié sincère, d'être en un mot comme le reflet de feuillets émus provenant autant du cœur que de la raison.

Avant de rentrer en matière nous ajouterons que nos renseignements sont puisés d'un article du *Times-Democrat* publié le 13 septembre 1891. L'article du *Times-Democrat* a été tiré du *Deutsche Schachzeitung* de juillet.

M. Max Lange commence par faire remarquer que Morphy jouait avec une habileté consommée, qui n'a jamais été dépassée. "Cette habileté est un trait caractéristique du grand génie pratique de Morphy, quoique certains maîtres de nos jours, que j'ai rencontrés, dit-il, s'imaginent que ce génie n'est pas incontestable et qu'il

n'a pas été même dépassé depuis longtemps par la nouvelle méthode du jour, qui se perd pourtant elle-même en théories superficielles et en niaiseries. Mais toutes ces vues sont sans fondement. Elles prennent leur origine dans un manque d'intelligence et de bon vouloir pour pénétrer la question vitale, ou, en d'autres mots proviennent d'un jugement superficiel, d'une appréciation incomplète des personnes et des choses.

" Le génie considéré comme un facteur qui ouvre de nouvelles voies dans une branche quelconque, ne se trouve pas en ce qui regarde la science des échecs, dans la démonstration d'innovations théoriques dont la valeur intrinsèque n'a pas encore été jugée, et qui sont la plupart du temps annulées ou surpassées par de plus récentes, ou bien dans la découverte de nouveaux principes qui doivent être soumis à l'épreuve de la pratique et du temps. Le génie se manifeste, au contraire, d'une manière beaucoup plus marquante par l'originalité successive avec laquelle il dirige le jeu actuel. Dans cette dernière acception, c'est le jeu entier d'un maître dans sa richesse harmonieuse, et dans ses combinaisons caractéristiques, qui agit comme un nouveau facteur de découvertes, comme un modèle pour l'esprit de son temps et celui de la postérité.

" Pour Paul Morphy ce talent et cet art prirent leur origine dans la disposition naturelle de son esprit, c'est-à-dire dans la coopération de toutes les facultés intellectuelles données par la nature, qui trouvent leur principal emploi et *leur activité créative* particulièrement dans l'application du jeu d'échecs où elles atteignent leur plus haut degré de développement. Dans ce cas, Paul Morphy est et restera toujours le joueur d'échecs pratique par excellence. "

Comme M. Maurian, Max Lange a la conviction ab-

solue que si Morphy vivait encore il aurait triomphé aisément des trop faibles théories de l'école moderne ; car la conclusion de ses soi-disant maîtres, qu'une certaine manière de jouer aux échecs doit triompher de l'ancienne école, parce qu'elle est nouvelle, ne supporte pas l'analyse devant le tribunal du sens commun.

Dans une lettre à von der Laza, datée de 1859, l'illustre Anderssen s'exprime en ces termes sur Paul Morphy.

" Non seulement je crois que Morphy avait à sa disposition des combinaisons plus profondes et de plus brillantes marques de génie que n'en avait Labourdonnais, mais encore qu'il le dépassait dans la justesse et la précision du calcul. Celui qui joue avec Morphy doit non seulement renoncer à l'espoir de cacher les stratagèmes les plus subtils, mais encore il doit commencer sa partie avec l'idée arrêtée que non seulement Morphy les verra clairement tous, mais encore bien se convaincre qu'il ne doit pas avoir à ce sujet l'ombre d'un doute. Au contraire si vous voyez Morphy faire un mouvement qui, à première vue, semble vous donner une chance de gagner un avantage, examinez-le avec le plus grand soin, car vous trouverez qu'il est correct et qu'en essayant d'en prendre avantage vous irez tout droit à un désastre certain. Quand vous lui êtes opposé, il est bien plus fatal encore, d'avoir trop de confiance en raison d'une meilleure position ou d'un jeu très attaquant.

" Je ne puis donner une meilleure idée de l'impression que Morphy me fit, qu'en disant qu'il traite les échecs avec le zèle et la délicatesse de conscience d'un artiste. Avec nous, l'effort d'esprit que demande une partie est simplement une distraction, et dure seulement aussi longtemps que le jeu nous offre de l'attrait ; avec lui c'est un devoir sacré. Jamais une partie d'échecs n'est pour lui un passe-temps, mais toujours un problème digne de lui,

toujours un travail de vocation, toujours un acte par lequel il semble remplir une mission."

Dans un autre article du *Times-Democrat*, publié le 12 août 1884, M. Emile D. Norès fait le relevé, d'après l'ouvrage de Lowenthal, des parties gagnées par Morphy à vingt et un an. (Il faut observer que bien des parties gagnées plus tard par Morphy ne se trouvent pas dans cet ouvrage.)

D'après M. Norès, sur cent soixante-neuf parties consignées dans cet ouvrage, il en perdit douze.

Dans les parties sans voir l'échiquier sur trente-huit il en perdit une !

Et quelles parties ! fait remarquer M. Norès. Y a-t-il dans le jeu actuel des rois du jeu d'échecs quoique ce soit d'aussi brillant, d'aussi grandiose, d'aussi simple !

Les années qui suivirent son grand triomphe appartiennent entièrement à la vie privée. Contentons-nous de dire qu'il n'y a pas d'Orléanais qui ne se souvienne d'avoir vu Morphy, seul, toujours seul, faisant le trajet de sa maison rue Royale à la rue du Canal, et de la rue du Canal à la rue Royale, et cela maintes et maintes fois dans une journée, sa petite canne à la main, habillé à la dernière mode, balbutiant de temps à autre des paroles incohérentes, lorgnant les dames, les suivant souvent à une distance respectueuse, et riant parfois d'un rire sardonique qui faisait bientôt place à un air réfléchi, dernière lueur de sa raison, peut-être même dernier vestige de son génie.

J'ai vu vendre ses trophées à l'encan, un magnifique jeu d'échecs en or et argent massifs, une admirable couronne d'argent représentant des feuilles de laurier et divers objets de prix lui ayant appartenu, probablement des cadeaux qui lui furent envoyés par des amis à l'époque de sa splendeur.

Quelle amère dérision. Les trophées du grand Morphy vendus à l'encan ! Que nous sommes donc peu de chose pour que même les quelques marques d'estime que nous avons reçues pendant notre vie soient dispersées de tous côtés à notre mort.

Comme la pauvre mère avait raison dans sa réponse au Club Manhattan de New-York, lorsqu'elle disait qu'elle se sentait pénétrée de reconnaissance en songeant qu'il est encore des esprits supérieurs qui n'ont pas oublié son fils en ce monde où tout disparait si rapidement.

La plus cruelle mort est celle du génie, a dit le grand poète. Ces paroles se sont hélas trop bien réalisées pour notre illustre concitoyen !

Quel honneur, quelle gloire pour nous, pour la Nouvelle-Orléans, pour la Louisiane, si ces reliques précieuses avaient pu être conservées, dans sa ville natale, pour y rappeler ses hauts faits. Mais il ne devait pas en être ainsi, et comme l'a dit Victor Hugo :

" Gloire, jeunesse, orgueil, bien que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit : Non !
Chaque élément retourne ou tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom......

L'oubli ! Non, pas l'oubli ! car le monde des échecs, le monde de la pensée, et avec eux nous tous, Américains, Louisianais, nous conserverons gravé, en lettres ineffaçables, dans notre esprit, dans notre cœur, de génération en génération, le nom immortel de notre grand et illustre compatriote Paul Morphy.

GASTON DOUSSAN.

M. le Dr. Dell'Orto lit la traduction qu'il a faite d'une gracieuse petite composition du poète sicilien Gerolamo Ragusa-Moleti.

M. le Dr. Dell'Orto.

Monsieur le Président, Messieurs les Membres de l'Athénée.

Vous rappelez-vous le célèbre roman d'un ouistiti, que j'ai traduit de l'italien il y a quelque temps ? —Eh bien ! ce soir, je vais lire quelque chose du même auteur, le spirituel et original écrivain et poète sicilien, Gerolamo Ragusa-Moleti. C'est un petit bouton de rose que j'ai choisi parmi une longue série de *Miniature e Filigrane*, comme il les appelle lui-même, publiées dans la *Scena-Sport* de Florence, dont le titre est

PHILOSOPHIE MORALE.

Un jour un papillon, agitant gaiement ses petites ailes blanches autour d'un lys, s'approcha de la blanche fleur, ferma ses ailes et l'embrassa.

Un serpent qui passait, lui dit : "Papillon, tu as péché, tu mérites la mort ! " et l'immonde reptile aurait mis à exécution sa menace, si la gracieuse fille de l'air ne s'était pas envolée et perdue dans l'espace. Mais aussitôt que le serpent disparut, le petit papillon retourna à son lys, qui lui dit : " Depuis trois jours que nous nous embrassons, il me semble que ton baiser est toujours le premier. Que c'est doux d'aimer ! "

Heureux de cet amour, le papillon causa ainsi avec un de ses amis :

" Tourne, bois le nectar des fleurs rouges et des fleurs célestes, mais quand tu trouves la petite fleur qui tremble sous tes ailes, arrête-toi. Tourne, va sur les hauts magnolias ; entre, si tu peux, dans les grandes serres, enivre-toi du miel de toutes les plus nobles plantes ; mais quand

tu tomberas sur la petite fleur, qui pâlit sous tes ailes, arrête-toi. Arrête-toi sur la petite fleur qui tremble—arrête-toi sur la petite fleur qui pâlit.

" Arrête-toi sur la fleur qui te donne ce que les autres fleurs ne te donneront jamais, l'amour, la joie des joies ! —Et si la petite fleur meurt, ferme tes ailes et meurs avec elle : à quoi bon voler sur les autres fleurs, quand on a goûté l'amour de la petite fleur qui tremble, l'amour de la petite fleur qui pâlit ? "

Un corbeau écoutait ce discours, et cria : "Oh ! quel scandale ! "

Mais les roses souriaient, et les petits oiseaux chantaient.

Quand les gentilles créatures du bon Dieu pardonnent au papillon, peu lui importe ce que disent les serpents et les oiseaux noirs des ruines.

G. Ragusa Moleti.

M. le Président dit que par un heureux hasard il a été mis en possession d'un poème de Julien Poydras, dont l'Hon. Charles Gayarré parle dans son Histoire de la Louisiane, en exprimant le regret qu'il n'en existe plus de traces.

Ajournement.

M. Le Professeur Alcée Fortier.—

Notes sur Julien Poydras et son Poème, " La Prise du Morne du Bâton-Rouge par Monseigneur de Galvez."

Julien Poydras de Lallande naquit à Nantes vers 1740. Il servit dans la marine, fut fait prisonnier par les Anglais en 1760 et fut conduit en Angleterre. Pendant sa captivité, il étudia l'anglais et même l'allemand. Il s'échappa après trois ans, et alla à Saint-Domingue, caché à bord d'un navire marchand en partance pour les

Antilles. De Saint-Domingue il se rendit à la Nouvelle-Orléans vers 1768, l'année de la révolution contre les Espagnols. Cela dut être triste pour Poydras de ne pas trouver le drapeau blanc en Louisiane, mais il ne se découragea pas et comprit quel avantage on pouvait tirer des ressources du pays. L'indigo était la principale culture au XVIIIe siècle. On cultivait aussi le maïs, et l'on connaissait déjà, il y a cent ans, le célèbre tabac périque. A la fin du siècle l'indigo perdit presque toute sa valeur et les planteurs étaient menacés d'une ruine complète, quand le coton fut introduit dans le nord de la Louisiane et la canne à sucre dans le sud. Whitney inventa le *cotton gin* en 1793 et Etienne de Boré réussit à fabriquer du sucre avec profit en 1795. La prospérité de la colonie fut alors assurée.

Poydras ne resta qu'un an à la Nouvelle-Orléans. Il partit à pied, un ballot de marchandises sur le dos et s'en alla trafiquer dans les paroisses. Il fut partout bien reçu et gagna beaucoup d'argent. Il acheta une plantation à la Pointe-Coupée, d'où il pouvait facilement communiquer avec les postes de Natchez, Baton Rouge, Opélousas, Natchitoches et la Nouvelle-Orléans. Il trafiquait avec les postes militaires, depuis St. Louis jusqu'aux paroisses de la Floride. Il leur fournissait des marchandises et recevait en échange de l'indigo, du coton, de la viande salée, des peaux de buffle, de la graisse d'ours et de la farine.

Il acheta bientôt d'autres plantations, et étant estimé de tout le monde, il servit de banquier aux planteurs et plaça leur argent. Etant très riche, Poydras pensa à retourner en Bretagne où il avait des frères et des sœurs. Nous savons qu'un Français vivant à l'étranger ne perd jamais l'espoir de revoir la belle terre de France Les excès de la Terreur empêchèrent Poydras, cependant,

de se rendre en France, et lorsque l'ordre fut rétabli par Bonaparte, après le 18 Brumaire, le planteur louisianais, ayant perdu ses frères et ses sœurs, se décida à rester en Louisiane. Il fit venir une de ces nièces et deux de ses neveux et leur fit beaucoup de bien.

Deux ou trois fois par an, Poydras allait à la Nouvelle-Orléans. Il voyageait dans un chaland recouvert d'une tente, ayant avec lui six rameurs, un cuisinier et un domestique, et menait un train de grand seigneur, s'arrêtant la nuit chez les planteurs ses amis. Il était tellement habitué aux manières primitives de voyager, qu'en 1809, ayant été élu délégué au Congrès Fédéral par le territoire d'Orléans, il se rendit à Washington à cheval, accompagné de son domestique. Nous sommes heureux d'apprendre par ses lettres qu'il revint à la Nouvelle-Orléans en navire, à la fin de la session du Congrès.

Julien Poydras était grand et bien fait et avait des traits agréables et réguliers. Il était très pieux, eut toujours une conduite irréprochable et ne se maria jamais. Il était hospitalier, comme le sont tous les Louisianais, et reçut chez lui Louis-Philippe d'Orléans.

Poydras mourut en 1824. On peut dire qu'il s'éteignit sans maladie réelle, comme une lampe dont l'huile est consumée. Il ne voulait pas se coucher, disant qu'un homme sur ses pieds ne meurt jamais. Il mourut debout et le sourire aux lèvres. La mort ne pouvait être que douce à un homme qui avait fait tant de bien pendant sa vie et dont les bienfaits s'étendaient au-delà de la tombe. Il légua $40,000 à l'Hôpital de la Charité à la Nouvelle-Orléans, fonda l'Asile Poydras, et donna $30,000 pour établir un collège pour les orphelins indigents à la Pointe-Coupée. Il légua aussi $20,000 à chacune des paroisses de Pointe-Coupée et d'Ouest Bâton-Rouge pour que l'intérêt de cet argent fût donné tous les ans

aux jeunes filles qui s'étaient mariées pendant l'année. Que de familles ont dû bénir la mémoire de l'excellent homme qui faisait tant d'heureux.

Poydras laissa 1200 esclaves. Il ordonna que vingt-cinq ans après sa mort ils fussent libérés. Cette clause de son testament ne fut jamais exécutée. Il laissa la plus grande partie de sa fortune à son neveu Benjamin Poydras de Lallande, qui, en 1840, retourna en France et épousa Mlle de la Roulière, du château de la Gacherie, près de Nantes.

Poydras fut président du premier conseil législatif du territoire d'Orléans, délégué au Congrès de 1809 à 1812, président de la Convention Constituante de 1812, et président du Sénat de 1812 à 1813 et de 1820 à 1821.

On vient de lui ériger un monument au cimetière de l'église St. François à la Pointe-Coupée. Personne n'a mieux mérité ce tribut de reconnaissance que l'homme de bien qui s'est appelé Julien Poydras.

Il écrivit en 1779 un poème sur Galvez, l'héroïque gouverneur espagnol. On avait cru pendant longtemps que l'œuvre de Poydras était perdue, mais, il y a quelques semaines, un jeune avocat de la Nouvelle-Orléans, M. H. L. Favrot, me dit qu'il en possédait un exemplaire. Je suis sûr que vous serez aussi heureux que je l'ai été de prendre connaissance du premier poème publié en Louisiane. L'ouvrage n'a peut-être pas grand mérite au point de vue littéraire, mais il est intéressant comme document historique. D'ailleurs, il faut se rappeler qu'en 1779 la poésie française était en général aussi froide et pompeuse que celle de Poydras. L'inspiration poétique du XVIIe siècle s'éteignait et n'était soutenue que par quelques écrivains gracieux et élégants. Le XVIIIe siècle n'a eu que trop de poèmes du genre de ceux de Louis Racine, de J. B. Rousseau, de Lefranc de Pompi-

gnan, de Lebrun et de Poydras. Le style est ampoulé, les comparaisons mythologiques abondent et souvent ne sont pas à leur place. Les André Chéniers, à la langue harmonieuse et forte, les Gressets, au gracieux et élégant badinage, étaient rares en France. Pourquoi voudrions-nous les trouver en Louisiane au XVIIIe siècle? Contentons-nous de la Prise du Morne du Bâton-Rouge par Monseigneur de Galvez et remercions Poydras de nous avoir donné un poème en 1779. C'est déjà un grand mérite d'avoir été le premier et d'avoir eu assez de patriotisme pour tâcher d'immortaliser en vers héroïques les actions héroïques de nos ancêtres du XVIIIe siècle.

ALCÉE FORTIER.

Séance du 27 Novembre 1891.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Mes chers Collègues.—En ouvrant notre séance j'ai un triste devoir à remplir, celui de vous annoncer la mort d'un de nos membres. Comme l'a si bien dit M. le Dr. Castellanos, l'Athénée est une famille, et lorsqu'un membre de notre famille disparaît sa perte nous laisse de profonds regrets. La mort a enlevé un des nôtres. M. Forestier a succombé subitement le 14 novembre et nous avons perdu en lui un ami dévoué de l'Athénée et de la langue française. Sa santé ne lui permettait pas souvent d'assister à nos séances; mais il s'intéressait vivement à nos travaux et me parlait fréquemment de notre société. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui me fût plus sympathique que M. Forestier. Il avait des manières simples et douces et se faisait des amis de tous ceux qui le connaissaient. Né à Paris en 1830, il avait suivi

les cours de l'institution Jubé, puis du collège Henri IV, où il obtint les grades universitaires. Au moment d'entrer à l'Ecole Polytechnique des revers de fortune le décidèrent à se mettre dans les affaires de coton au Hâvre. Il s'établit à la Nouvelle-Orléans vers 1865 et était un de nos négociants les plus estimés et les plus aimés. Il épousa une Louisianaise et laisse une fille orpheline maintenant de père et de mère.

M. Forestier avait vécu à Paris dans une atmosphère de lettrés; Labiche était son cousin, et il était beau-frère de M. Janssen, un des savants les plus distingués de France. L'ouvrage que publia M. Forestier à Paris, en 1889, à l'époque de la grande Exposition, "Situation de la Langue Française en Louisiane", est intéressant et bien écrit. Il y fait une large part à l'Athénée, et en parlant de notre société, il s'exprime ainsi : "L'Athénée Louisianais poursuit avec persévérance la mission qui lui a été inspirée par un patriotisme dégagé de toute vue d'intérêt personnel, et par son désir de conserver une langue qui fut celle des fondateurs de la Louisiane. En nous léguant cette langue, nos pères nous ont laissé un droit à la gloire intellectuelle de la mère patrie, et nous voulons conserver précieusement une part d'héritage dont nous sommes fiers."

M. Forestier était un homme utile, intelligent et bon, et je suis sûr que vous vous joindrez à moi pour exprimer à sa fille, à ses parents et à ses amis les regrets sincères que nous fait éprouver sa perte.

Sur motion de M. Edgar Grima il est résolu que les paroles prononcées par M. le président seront transmises à la fille de M. Forestier.

La parole est à M. Adolphe Schreiber.—J'espérais vous montrer, ce soir, dit M. Schreiber, un album dans lequel j'ai réuni des photographies qui m'eussent fourni l'occa-

sion de répondre, dans une petite causerie, à l'invitation qui m'a été faite de parler à mes collègues de l'Athénée de mon récent voyage au Mexique, dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique du Sud. Malheureusement la personne chargée par moi de fixer ces vues sur mon album, n'a pas encore achevé son travail. Néanmoins permettez-moi de vous dire, d'une manière générale, qu'il serait très utile pour nous, Louisianais, d'opérer des rapprochements fréquents et suivis entre notre Etat et la Colombie, le Vénézuéla et le Pérou. Dans ces divers pays, ainsi qu'au Mexique, la production acquiert un développement tel que l'exportation l'emporte notablement sur l'importation. Ils nous fourniraient des produits que nous n'avons pas, et de notre côté nous introduirions chez eux des objets qui leur manquent.

Je ne saurais trop me louer de l'accueil qui m'a été fait partout dans le cours de mon voyage, surtout au Pérou. Ce pays, naturellement si riche, souffre encore des suites de sa guerre avec le Chili ; sa position est à peu près celle où se trouvait la Louisiane en 1865. M. Bermudez, le président de cette République, m'a reçu de la manière la plus gracieuse, et m'a assuré qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour étendre les relations entre son pays et les Etats-Unis. Il me demandait, soit dit en passant, s'il restait quelques vestiges de l'occupation de la Louisiane par les Espagnols. Il parut agréablement surpris, lorsque je lui répondis : Il en reste si bien qu'un de nos juges de la Cour Suprême est de descendance espagnole et porte le même nom que vous.

Il y a un grand mélange de races dans les pays que je viens de parcourir ; les nuances du teint sont, pour ainsi dire, innombrables. C'est au Pérou que le type et la langue de l'Espagnol se sont le mieux conservés.

Le chilien est un peuple essentiellement pratique ; il

est familiarisé avec toutes les nouvelles découvertes de l'industrie en Europe et aux Etats-Unis.

Au Mexique le goût musical est très répandu. Dans toutes les villes où je suis passé j'ai entendu d'excellente musique militaire; je ne crois pas qu'il y ait rien de mieux dans ce genre que ce qu'il ma été donné d'entendre à Tépic. Les Indiens, ou Mexicains proprement dits, ont un vif amour de l'art musical. Une autre chose m'a frappé chez eux, c'est l'intérêt avec lequel ils examinent tout ce qui a rapport à l'histoire de leurs ancêtres. Le Mexique compte parmi les pays qui font le plus de dépenses pour l'instruction des jeunes générations; le voyageur, en traversant même les plus modestes villages, est sûr de rencontrer une construction qui l'emporte sur les autres par sa hauteur et sa largeur, c'est l'école.

Les sept mois de sécheresse qui règnent chaque année au Mexique, imposent aux habitants un travail énorme; il faut, à tout prix, irriguer les terres pour en entretenir la fertilité.

Au Yucatan les hommes sont d'une force herculéenne, et les femmes d'une beauté de formes qui rappelle les lignes des Vénus de l'art grec. La charge ordinaire d'un homme est de 162 livres, et il la porte allègrement. Du reste, les mêmes traits caractéristiques se remarquent sur toute la côte hispano-américaine.

PUBLICATIONS REÇUES.

Transactions of the Canadian Institute. October 1891.

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino. Vol. XXV.

Osservazioni meteorologiche fatte nell' anno 1889 all' osservatorio della R. Università di Torino, calcolate dal Dott. G. B. Rizzo.

Observatorio meteorologico-magnetico central de Mexico.

Americana. Catalogues de livres rares et curieux sur l'Amérique, l'Océanie, l'Afrique et l'Asie ; Paris, Librairie américaine et coloniale. E. Duffossé, 27, rue Guénégaud.

Manuscripts with miniatures, fine arts, architecture, industrial arts, etc. Karl Hiertsmann, Leipzig, 2 Königsstrasse. Catalogue No. 85. 1891.

Fourth annual report of the Canadian Institute, 1890–91.

Le Bibliophile américain. Paris. Librairie Ch. Chadenat.

Asociacion rural del Uruguay. Montevideo.

Revue des sciences naturelles appliquées.

Revue bleue, politique et littéraire, 111, boulevard St. Germain. Paris.

Mélusine, mythologie, littérature populaire, traditions et usages. H. Gaidoz et E. Rolland. 2 rue des chantiers. Paris.

Variétés bibliographiques. Librairie E. Rolland, 2 rue des chantiers. Paris.

New Orleans medical and surgical journal.

L'Italo-Americano *Le Franco-Louisianais* *L'Orléanais*	Nlle-Orléans.
Le Réveil. St. Martinville *Le Meschacébé.* St. Jean-Baptiste *Le Courrier.* St. Jacques	Lne.

Annuaire, 1891. Cercle St. Simon. Paris

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino. Volume vigesimosesto. 1890–91.

XXI.

Nous sommes seuls ; la nuit est chaude :
Nul passant indiscret ne rôde
Sur le rivage déserté.
Au clair de lune, ma sirène,
Viens dans l'onde fraîche et sereine,
Viens te jouer en liberté.

Ce sont tes sœurs que les étoiles :
Tu peux laisser tomber tes voiles
Devant elles sans impudeur,
Et la sylphide diaphane
N'a pas le regard si profane
Qu'il fasse offense à ta candeur.

Les vagues, en perles d'opale,
S'égraîneront sur ta chair pâle,
Dans les flots noirs de tes cheveux,
Et tu laisseras une trace
Lumineuse, quand avec grâce
Tu fendras l'eau d'un bras nerveux.

Alors, je te prendrai sans doute
Pour la sirène que redoute
Le nageur, libre enfant des mers ;
Car cette sorcière l'exhorte
A la suivre et bientôt l'emporte,
Mort, au fond des gouffres amers.

Cependant à ce mauvais rêve
Tu sauras mettre bientôt trêve,
Si dans tes ébats je t'atteins,
Car tu n'as pas le cœur rebelle
Et je reconnaîtrais ma belle,
Bien vite, à tes baisers mutins.

XXII.

O grands bois, que depuis bien des siècles passés
L'homme n'a pas souillés de profanes vestiges,
Fleurs, dont sauvagement s'entrelacent les tiges
Sous l'ombrage béni des sentiers non tracés ;

Vols d'oiseaux, enivrés de lumière et d'air libre ;
Les rouges cardinaux avec les bruns moqueurs,
Mêlant de l'aube au soir leurs hymnes et leurs chœurs
A la chanson des flots qui dans le lointain vibre ;

Clairières et berceaux inconnus, où nos pas
Ne sont espionnés ni suivis de personne
Cependant que là-bas l'heure fatale sonne,
Mais dans ces profondeurs sourdes ne s'entend pas ;

Nous vous aimons!...forêt, nous aimons tes ramures,
Ta verdure ondoyante et tes buissons touffus
Où le vent fait vibrer en mille accents confus
L'hymne qu'à l'unisson de nos cœurs tu murmures !

Car ta voix garde encor son antique fierté ;
Et comme dans notre âme, ici, tout depuis l'herbe
Tout dcpuis l'humble fleur jusqu'au chêne superbe,
Tout répète : jeunesse, amour et liberté !

GEORGE DESSOMMES.

Livraison 2ème. 4e SÉRIE. Tome 3.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MARS 1892.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1892.